

XYZ. La revue de la nouvelle

Rien qu'un jeu

Danielle Dussault



Numéro 24, hiver–novembre 1990

L'étranger / l'étrangère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4137ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dussault, D. (1990). Rien qu'un jeu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (24), 45–50.

Je n'ai pas réagi sur le coup. *Et si nous nous perdions dans la ville ? Juste pour voir !* Ses yeux bizarrement égayés à cette idée. *On pourrait se lever, marcher dans la rue, surtout ne pas regarder derrière soi, savoir que l'autre marche dans une autre direction, puis se perdre de vue, complètement.* Et il me demande ce que j'en pense, attend ma réponse qui ne vient pas, parce que justement je ne sais pas quoi dire. Qu'est-ce qu'il cherche au juste ? *L'idée c'est de vérifier jusqu'où on peut aller, pour voir surtout si on va se retrouver, écoute, c'est seulement pour s'amuser, si on ne se rejoint pas par hasard, alors on forcera un peu les choses, disons dans cinq heures, tu vois si on ne s'est pas trouvé, on revient sur nos pas et on se donne rendez-vous ici.*

Il passe son temps à vérifier si je sais l'attendre, n'arrête pas d'inventer des jeux, des stratagèmes, juste pour mesurer à quel point. Il dit que je manque de cran. C'est un peu vrai, quand j'ai un amoureux, j'ai du mal à le perdre juste pour voir si je vais le croiser par le plus pur des hasards dans un couloir ou sur la rue. Toujours est-il que cette fois-là, je n'ai pas dit non. L'idée de marcher toute seule dans la ville me plaît assez. Je me suis levée, j'ai même failli dire *pourquoi pas, Rémi, quel plaisir !* Mais il aurait perçu dans cette nonchalance de ma part une ironie tressée par la peur. Alors j'ai simplement levé les cinq doigts de la main et fait mon salut de jeannette obéissante.

J'ai d'abord marché très lentement, ce n'est pas mon genre de partir en agitant une vague main, très indépendante la fille, ne se retourne pas, c'est visible, elle crève d'autonomie, non, pas du tout mon genre. J'ai pris la gauche, je savais que Rémi ne s'était pas encore levé, ne devait-il pas me suivre des yeux, ce n'était pas impensable, et même, pourquoi pas, il pouvait surveiller discrètement la touchante hésitation de ma démarche ? Sans le vouloir, une fois parvenue à l'angle d'une rue qui me séparait de Rémi, je me suis retournée, j'ai fait semblant d'avoir oublié mon briquet même si je ne fume pas... la place était vide.

Mes jambes tremblaient, mais j'ai continué à marcher en feignant un intérêt grandissant pour un cénotaphe qui soulignait le

courage de deux soldats visiblement affaiblis par quelque chose qui avait dû être la guerre de Hong Kong. Il y a des moments où je m'intéresse à tout, je le jure, je me cultive. Au bout d'un moment j'en ai eu assez de m'extasier devant un monument aux morts et j'ai bifurqué de nouveau, toujours sur la gauche. La rue n'était pas déserte, des couples passaient, occupant les trottoirs avec cette linéarité solidaire la plus commune, la solitude qui ne trompe pas dans cette façon de tenir à l'autre.

Je me demandais si j'allais retrouver Rémi. Je sais bien ce que l'on raconte dans les livres: «Je le retrouvai de cette façon même la plus unique... par hasard!» Touchant, tout à fait! Il me suffisait sans doute de marcher dans la rue des hasards et qui je rencontrerais sans que je m'y attende? L'homme de ma vie que j'avais accepté de quitter sur un pari. Ce genre de trucs, ça marche bien dans les livres, mais dans la vie c'est autre chose, ça vous est déjà arrivé à vous?

Évidemment j'ai tout mon temps. Avant de traverser la rue, je fais même exprès pour laisser passer les trois couleurs des feux de circulation, j'attends en me balançant sur le trottoir. Très intelligent, je ne sais plus où aller maintenant. Aucun déchirement, un simple désœuvrement de fille sans décision. Feu rouge. Attendre que ça tourne au vert, après je prendrai le pont. À présent les voitures foncent droit vers des destinations prévisibles, crachent des fumées esthétiques qui sentent mauvais. Le trottoir du pont évoque une solidité précaire, mes pieds sur un sol qui plane au-dessus d'une eau glauque et dont la platitude s'étale sur une longueur tortueuse. Peut-être arrêter dans le restaurant mauvaise cuisine qui débarrasse à tout jamais de la faim. Les hommes alignés sur des bancs se retournent pour me regarder, la vitrine sale ne m'empêche pas de deviner leurs rires, des propos gaillards, certaines expressions qui font souffler des injures, non mais vous avez jamais vu un arbre de Noël déambuler sur talons vacillants et s'agripper à son foulard?

Moi aussi je mangerais bien un morceau, n'importe quoi, quelque chose pour colmater mon sentiment d'errance. Les odeurs grasses s'échappent de la cheminée, se noient aux vapeurs de la circulation, des caniveaux. Toujours sur la gauche, tourner. D'ordinaire je me venge sur les magasins ou les feuilles de papier.

J'achète des inutilités variables qui me servent aux heures les plus insolites, des crayons, une paire de gants, des tablettes de feuilles quadrillées, des cartes de souhait, une bande d'enregistrement que j'entasse dans un sac et que je laisse là, pour rien. Parfois aussi des chandelles, des dizaines et de toutes les couleurs que je fais brûler jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la mèche et un fond de cire difficile à décoller.

Je suis dans une ville que je ne connais pas et j'ai perdu le sens de la lumière. J'ignorais que j'étais une étrangère, pour la première fois j'assiste à l'exil qui tourne en rond, il n'y a que mes pas, au loin les rumeurs des enfants. Sur un mur d'école des silhouettes géantes dessinées avec des morceaux de céramique, plusieurs écritures, une abondance de *Jules aime Carole* et l'inverse, ou encore *La vie c'est mortel* et même le contraire. Je regarde une bande d'enfants poursuivre un chat qui multiplie les habiletés dans la fuite. Tandis que les enfants lui lancent des morceaux de céramique, l'animal arpente l'angle du toit sans chanceler, échappe à leurs visées. Autrefois j'avais un chat. Je me rappelle toujours le silence soutenu par la cruauté de l'enfance. Aucun chat avant lui n'avait expérimenté le saut en hauteur sur une haie de cèdre. Lui, oui. Il est mort sous une voiture en fuyant comme une bête traquée. Après avoir senti sur son corps toute l'anatomie de la voiture il est réapparu, toujours aussi blanc, mais claudiquant comme ce n'est pas permis. Il est mort au bout d'une immobilité de souffrances en ronronnant. Je ne comprenais pas que l'on puisse émettre un son aussi doux alors que l'on meurt, simplement parce qu'il y a sur soi une main abandonnée aux caresses.

Je ne sais pas pourquoi je marche dans les sentiers d'un cimetière. J'ai dû prendre le chemin sur la gauche de l'école. Le souvenir d'une petite fille que j'ai été comme quelqu'un qui n'aurait jamais existé. Devant moi des pierres blanches, d'autres qui se taillent une place au soleil. Des écritures méconnues, surtout leur nom, un âge: Augustine Rossignol, 19 ans. Une étrangère qui aurait vécu sans que l'on s'étonne de son passage. Un âge surtout, 19 ans. Au loin il y a une forme qui va lentement entre les monuments, un homme grand et mince, les mains dans ses poches. Il ressemble à Rémi, mais ce n'est pas lui. Les cheveux égarés, il a une tête de poète qui compose des hymnes diaboliques. Je lis encore deux ou trois noms gravés dans la pierre, surveille les gestes de

l'homme, il ne fait rien de bien particulier, marche simplement entre les allées, ne regarde pas les pierres ni les marques, aucun souvenir. Comme s'il s'en foutait de mourir un jour. Je le devine à sa démarche, lente et dépareillée, un léger balancement, à droite, à gauche, un rire sans doute adressé à la vilénie des tranquillités trop mornes, un marcheur qui ne prête aucune attention aux écritures, les mots laissés sur la pierre. Mais ce n'est pas Rémi. Alors il faut bien que j'invente quelque chose. J'ignore pourquoi je me suis mise à le suivre sans en avoir l'air. Le voilà qui referme la grille noire, comme si personne ne devait savoir qu'il fréquente ces endroits, des lieux où la mort calme n'a pas de sens dans les foules. Il s'enfonce dans une ruelle d'une pauvreté sans bruit, s'enfonce et se perd au travers des architectures banalisées par le temps. Il me semble le connaître et pourtant... bien sûr que non... ce n'est pas Rémi. C'est l'idée que je me fais de lui. Rémi au fond je ne le connais pas. Plus je le fréquente, moins je le connais.

Dans la rue, les rumeurs viennent de partout, des garages, certaines cours, les galeries occupées, une foire de juillet, certains cris jetés par des motocyclettes qui ragent sur des tournants. Quelques mètres me séparent de l'homme aux cheveux, de beaux cheveux comme des pistes et qui me donnent à errer. Il s'engouffre dans la ville, plonge dans des mystères que je connais sans les comprendre et je le suis. Il va ainsi entre les écumes des cinémas, des plates-formes où les chargements espèrent un ultime abordage. De loin, j'arrive à le suivre, un désir qui seul m'envahit et m'évince des certitudes lorsque la voix... comment dire... murmure que la rigidité appartient aux lois. Jusqu'où se rendra-t-il? Enfin lorsque je l'ai vu simplement attendre comme les autres, au coin d'une rue, attendre qu'on le prenne en se balançant sur des pieds trop grands pour lui, à droite, à gauche, j'ai accéléré le pas. Il se préparait à monter dans le numéro 22, un autobus qui fait le tour de la ville, le dépliant est très explicite là-dessus, complètement. Ses cheveux éblouis par la lumière des néons portent une violence que le nom des cafés ne peut pas répéter. Je crois que j'ai 19 ans aujourd'hui. J'ai acheté un ticket en donnant un billet, c'était plus qu'il n'en fallait, je veux dire pour l'argent, et je me suis assise près du chauffeur. Je faisais l'égarée, la perdue parmi une foule dans une densité sans rémission. Je me moquais de payer. J'avais amassé des pièces rondes qui valaient d'être dépensées dans les parcs et

certaines avenues, je payais parce que j'avais envie soudain de me perdre. Seulement je n'avais pas prévu que la petite entrerait. Cette petite fille que je croyais étrangère, qui l'était devenue en moi. Le chauffeur a souri à sa vue. Elle tendait une main seule. Il lui a dit *vite monte*. Cela ne paraissait presque pas. La robe déchirée, des boucles empruntées à une femme d'un âge pour plaire, sans défense, et là, elle s'est mise à chanter. Elle disait les mots *Dieu ne me laissera pas*, une manière de chanter dans le sens du dépourvu, *Dieu jamais ne m'abandonne*. Personne n'avait envie de se moquer. Moi y compris. Tous les voyageurs, les errants, tout le monde retournait la tête. Nous écoutions la robe morcelée et la voix des paroles, même lui. Je n'osais pas jeter un regard vers l'arrière, là où il se trouvait, ne voyais-je pas ses cheveux désespérés arpenter les baves coulées, un reflet dans la fenêtre qui me le rendait si proche ?

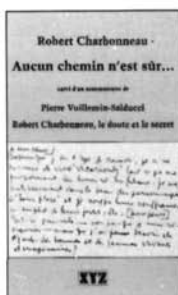
Le numéro 22 avançait vers le fleuve précisément au bord de la rive et tous nous regardions les glaces du printemps s'accrocher dans le hasard des accrocs, les glaces progresser et se heurter aux jetées des bateaux. J'ai regardé ma montre. Les cinq heures de l'entente étaient passées depuis longtemps. Vite il me fallait le retrouver. Mais comment ? Je crois au hasard et toutes ces choses, bien sûr je pense que l'on puisse retrouver l'homme de sa vie sur un pari, seulement ne faut-il pas forcer le hasard un tout petit peu ? Mais le numéro 22 faisait le tour de la ville. Là-dessus le dépliant n'avait pas menti et nous ne faisons que commencer. Les falaises veillaient tranquillement sur nos regards ameutés par l'unique, de remarquables tranchants, le roc qui arrive à émouvoir parce que soudain il y a une limite et que nous la voyons. Rémi se trouvait peut-être là-haut. J'étais en retard pour le rendez-vous promis, toujours j'avais été en retard. Les battements de mon cœur rigoureusement déterminants, la peur de ne plus revoir Rémi. Impossible de demander au chauffeur d'arrêter, il avait un trajet à suivre, j'en faisais partie jusqu'au bout que je le veuille ou non. Le véhicule circulait en découpant, depuis ses vitrages un peu sales, des boutiques de laine décorative, des mondanités sordides épousant des antiquités d'une restauration malade, certains qui prenaient des photographies. Il était tard, le jeu était fini depuis longtemps et moi j'étais encore à errer dans le numéro 22 qui n'en finissait plus avec son parcours. Je n'ai pas chanté ni prié seulement je le voudrais maintenant comme on dit un mot pour l'autre, je voudrais te rejoindre.

Je suis en retard, n'y peux rien et c'est le hasard qui m'a fait te retrouver dans ce café où tu m'attendais la mine grisée par quelque chose de familier. J'étais essoufflée d'avoir couru, amusée de te savoir là comme par enchantement au bout de cinq heures. Tu ne m'as pas dit *mais qu'est-ce que tu faisais, j'en avais marre de commander des consommations, la fille du bar m'a repéré*, seulement ce coup d'œil éloquent qui parle plus que le silence entre nous-mêmes, seulement ce regard qui raconte parfois des hymnes diaboliques et je me suis étonnée de m'entendre dire, alors que l'étranger dans tes yeux, *mais voyons Rémi, voyons ce n'est qu'un jeu. XYZ*



Robert
Charbonneau
***Aucun chemin
n'est sûr...***

commentaire
de Pierre Vuillemin-Salducci
Robert Charbonneau:
le doute et le secret



102 p., 12,95 \$

L'histoire d'une mort équivoque racontée par un des plus grands écrivains québécois de l'après-guerre. Réédition commentée d'une longue nouvelle de Robert Charbonneau publiée en 1959.